



portfolio
**la célébrité selon
Maria Guta et Lauren Huret**

récompense
**Uriel Orlow reçoit
le Prix Meret
Oppenheim**

Art Basel
**Giovanni Carmine
signe «Unlimited»**



**l'art
e(s)t son époque**

L'art de prendre racine

Le 12 juin, **Uriel Orlow** recevra le Prix Meret Oppenheim. L'artiste zurichois travaille au cœur des préoccupations de notre temps, entre décolonisation et crise climatique

par **Elisabeth Chardon**



PHOTO: BAK / FLORIAN SPRING

Dans *The Visitor*, une vidéo de 2007, Uriel Orlow est reçu en audience par le roi du Bénin. Il vit à Londres mais il n'est pas Britannique, explique-t-il au dignitaire qui lui demande d'où il vient. Il est né à Zurich, mais sa famille vient d'Ukraine, de Hongrie, de Pologne, d'Alsace... Du côté maternel comme du côté paternel, les uns et les autres sont des juifs qui ont trouvé refuge en Suisse. Pourtant, quand il a découvert la collection de bronzes du Bénin au British Museum, des sculptures pillées par les Britanniques en 1897, il s'est senti concerné. *The Visitor* dénote une préoccupation essentielle dans le travail d'Uriel Orlow, celle de la colonisation et de sa pérennité. La vidéo annonce aussi un point de vue clair, celui d'un artiste occidental, qui «tente de ne pas perpétuer la violence de l'extraction» et qui pour cela préférera répondre à des invitations en résidence que de s'imposer. Et depuis quelques années, il n'en manque guère.

The Visitor fait partie d'un ensemble appelé *Benin Project*. «Je fonctionne en corpus d'œuvres.» Il produit ainsi sur un même sujet différentes pièces, exposées ensemble ou non selon les circonstances. Surtout, cet éclatement permet d'échapper à des formulations documentaires restrictives. Jamais linéaires, les installations donnent de la place à l'intelligence des personnes qui les abordent. Elles sont politiques parce qu'elles informent et questionnent, mais elles n'assèment rien.

Uriel Orlow nous parle de ses préoccupations sur la terrasse du Kunstmuseum Liechtenstein, à Vaduz. Deux de ses installations sont visibles dans l'exposition *Parlament der Pflanzen II* («parlement des plantes II») qui réunit des artistes relayant une nouvelle façon moins parasitaire, plus symbiotique, de considérer le végétal. Quasi incontournable pour une telle thématique au moins depuis *Theatrum Botanicum* (2015-2018), vaste série de travaux entamée lors d'une résidence de Pro Helvetia en Afrique du Sud, il était aussi présent dans la première partie, en 2020-2021, notamment avec *Learning from Artemisia*, un corpus né d'une invitation à la Biennale de Lubumbashi au Congo en 2019.

Uriel Orlow découvre alors une coopérative de femmes qui cultivent l'*Artemisia afra*, une armoise utilisée localement dans la prévention et le traitement contre le paludisme, alors même qu'elle ne contient pas d'artémisinine, le principe actif de sa cousine chinoise (*Artemisia*

annua) utilisée par la pharma. Leur projet manque de visibilité, les vertus de la plante n'étant pas reconnues par l'OMS et la recherche scientifique peinant à se développer. Avec elles, Uriel Orlow plante un jardin urbain. Une peinture de Musasa, un muraliste local, et les paroles d'un concert donné par le groupe Jeunes étoiles des astres incitent à en boire des tisanes. Différentes installations sont nées de ces actions sur le terrain, comprenant des vidéos, des peintures de Musasa, ou encore la présentation d'infusions.

«Depuis, j'ai abandonné les médicaments préventifs contre la malaria pour ces tisanes», précise Uriel Orlow qui vient de féliciter le gérant du restaurant pour ses plats végétariens. C'est à notre relation quotidienne au végétal que l'artiste nous rend attentifs. Ainsi, dans l'exposition de 2020, il présentait aussi un tourniquet de cartes postales et une grande photographie murale, un quai fleuri de géraniums d'un rouge intense: «*Pélagonium* de son vrai nom, cette plante, si identitaire pour les Suisses, est en fait parvenue en Europe dans la cale d'un navire hollandais en provenance du Cap en 1672.» (*Geraniums Are Never Red*, 2016).

Relation avec le bois

Cette fois, Uriel Orlow rejoue une installation créée l'an dernier pour la Biennale de Berlin. Son point de départ pour *Reading Wood (Backwards)* est à Lisbonne, son lieu de résidence principal depuis quelques années, même s'il enseigne à Londres et à Zurich. L'installation, composition de photographies prises au Portugal et en Afrique, comprend aussi une bande-son, une voix de femme qui distille peu à peu informations et réflexions sur notre relation avec le bois. La *xiloteca*, une bibliothèque dont les livres sont en fait des échantillons d'essences, est située dans l'ancien Jardin colonial de Lisbonne rebaptisé «Jardin botanique tropical». C'est la dernière-née des collections dendrologiques (partie de la botanique qui a pour objet l'étude des arbres) portugaises utilisées pour l'exploitation des forêts tropicales jusque dans les années 1970.

Si *Reading Wood (Backwards)* témoigne de notre relation instrumentale au végétal, *Dedication*, des écrans verticaux appuyés sur de longs mâts de bois, comme l'esquisse d'une forêt, invite à l'observation. Chacun des cinq plans fixes nous place au pied d'un vieux tronc, à observer les mycorhizes, ces systèmes symbiotiques qui font que →

Jamais linéaires, ses installations donnent de la place à l'intelligence des personnes qui les abordent. Elles sont politiques parce qu'elles informent et questionnent, mais elles n'assènt rien

le mycélium (le blanc de champignon) colonise les racines mais s'étend aussi au-delà, offrant aux arbres un puissant moyen de se nourrir et de communiquer avec leurs congénères.

Lorsque nous lui faisons remarquer la force de ces images presque immobiles, Uriel Orlow évoque *La Jetée*. Sa thèse de doctorat portait sur ce film que Chris Marker a réalisé, à un battement de paupières près, à partir d'images fixes. Cette recherche couronnait un bachelors à Central Saint Martins, à Londres, et un diplôme en éthique, littérature et art, à Genève. Un choix qu'il dit s'être imposé à lui. A 17 ans, il pensait que l'art lui éviterait de choisir entre toutes ses curiosités. Il n'a averti ses parents que quand il a reçu son admission dans une des écoles londoniennes où il avait postulé.

Pour son diplôme de bachelors, il est parti sur les traces familiales. «Je ne trouvais que des noms sur des tombes. Et puis un jour, en Hongrie, j'ai enregistré le vieux chanteur de la synagogue du village. Plus tard, à Poznan en Pologne, j'ai découvert une synagogue sauvée de la destruction parce qu'elle avait été transformée en piscine. Je l'ai filmée de façon totalement instinctive et ce geste m'a marqué pour toute ma vie.» La caméra part de ses pieds et dans un ample mouvement suit la ligne de l'eau et monte vers le plafond du beau bâtiment romano-mauresque. Un chant de deuil hébraïque, celui enregistré en Hongrie, retentit. «J'avais ainsi réuni mes deux grands-mères.»

Il filmera encore les rayons de la Wiener Holocaust Library à Londres, le plus ancien centre de documentation sur le nazisme. La vidéo de 19 heures, impossible à voir dans son entier, témoigne de l'immensité des témoignages recueillis. Puis il souhaitera échapper à l'étiquette d'artiste de la mémoire de la Shoah.

Son histoire familiale va pourtant susciter une autre œuvre. «Nous allions visiter chaque année une parente rescapée d'Auschwitz à l'hôpital psychiatrique de Kfar Shaul, en Israël. Les patients y étaient plus ou moins abandonnés, alors que l'holocauste était central dans le discours national. Dans les années 1990, une nouvelle génération d'historiens israéliens a découvert que les maisons occupées par l'hôpital étaient celles d'un village palestinien qui avait subi un massacre le 9 avril 1948. On avait oublié jusqu'à son nom, Deir Yassin.» De cette superposition dans un même lieu de traumatismes occultés, Uriel Orlow rend compte dans *Ummade Film*, une forme fragmentaire qui évite les pièges des comparaisons. Pour mener ce travail, il a par ailleurs refusé une invitation pour une résidence en Israël, cohérent avec son engagement auprès de BDS, un mouvement qui appelle au boycott contre l'occupation de la Palestine.

Direction l'Himalaya

Retournons aux plantes en signalant encore une installation exposée cette année au Kunstmuseum Saint-Gall. Deux écrans vidéo nous emmènent sur les pentes rocheuses du Gorihorn (GR), en compagnie de Sonja Wipf, directrice de recherches au Parc national. Alors qu'au XIXe siècle une seule variété était observée, 16 plantes différentes y sont aujourd'hui recensées, qui ont gravi la montagne pour échapper aux chaleurs mortifères. La pièce s'appelle simplement *Up, Up, Up*. Amateur de réflexions translocales, Uriel Orlow souhaite poursuivre sa recherche grisonne sur les pentes de l'Himalaya. Au début de l'année, à la Biennale de Kochi-Muziris en Inde, il exposait déjà des vues satellites, des carnets de croquis d'une botaniste, et une bande de 34 mètres de long composée de 120 tirages monochromes représentant les températures annuelles de l'Himalaya de 1900 à 2020.

Uriel Orlow veut être attentif à la capacité des plantes à nous parler du passé puisque ce sont les formes de vie les plus anciennes. «Elles sont comme des fantômes qui cassent la linéarité du temps.» Il espère, avec son art, jouer un rôle d'intermédiaire entre leur monde et le nôtre. ●

Remise des Prix Meret Oppenheim dans le cadre des Prix suisses d'art, Bâle, 12 juin. Cérémonie ouverte au public
schweizerkulturpreise.ch

«Parlament der Pflanzen II», Kunstmuseum Liechtenstein, Vaduz, jusqu'au 22 octobre
kunstmuseum.li

«Unerwartete Begegnungen», Kunstmuseum Saint-Gall, jusqu'au 5 novembre
kunstmuseumsg.ch



↖ «Soil Affinities», vue de l'installation à la Kunsthalle de Mayence, 2019.

↑ «The Fairest Heritage», vidéo monobande, 2016-2018.

← «Reading Woods (Backwards)», vue de l'installation au Kunstmuseum Liechtenstein, 2023.

↓ «Geraniums Are Never Red», vue de l'installation au Kunstmuseum Liechtenstein, 2020.



PHOTOS: NORBERT MUGLEITZ, STEFAN ALTENBURGER, PROLITTERIS ZH 23